

## DE SAUSSURE.

### LE COL DU GÉANT.

Nous souffrions beaucoup du froid dans les mauvais temps et dans la plupart des soirées, même des beaux jours. Presque tous les soirs, vers les cinq heures, il commençait à souffler un vent qui venait des pentes couvertes de neige, qui nous dominaient au nord et à l'ouest; ce vent, souvent accompagné de neige ou de grêle, était d'un froid et d'une incommodité extrêmes. Les habits les plus chauds, les fourrures même ne pouvaient nous en garantir : nous ne pouvions point allumer de feu dans nos petites tentes de toile; et notre misérable cabane, criblée à jour, ne se réchauffait point par le feu de nos petits réchauds; le charbon ne brûlait même, dans cet air rare, que d'une manière languissante et à force d'être animé par le soufflet; et si nous parvenions enfin à réchauffer nos pieds et le bas de nos jambes, nos corps demeuraient toujours glacés par le vent qui traversait la cabane. Dans ces moments nous avions un peu moins de regret de n'être élevés que de dix-sept cent soixante-trois toises au-dessus de la mer; car plus haut le froid eût été encore plus incommode; nous nous consolions d'ailleurs en pensant que nous étions là d'environ cent quatre-vingts toises plus haut que la cime du Buet, qui passait il y a quelques années pour la sommité accessible la plus élevée des Alpes.

Vers les dix heures du soir le vent se calma; c'était l'heure où je laissais mon fils se coucher dans la cabane; j'allais alors dans la tente de la boussole me blottir dans ma fourrure avec une pierre chaude sous mes pieds, prendre des notes de ce que j'avais fait dans la journée. Je sortais par intervalles pour observer mes instruments et le ciel, qui presque toujours était alors de la plus grande

pureté. Ces deux heures de retraite et de contemplation me paraissaient extrêmement douces; j'allais ensuite me coucher dans la cabane, sur mon petit matelas, étendu à terre à côté de celui de mon fils, et j'y trouvais un meilleur sommeil que dans mon lit de la plaine.

La seizième et dernière soirée que nous passâmes sur le col du Géant fut d'une beauté ravissante. Il semblait que ces hautes sommités voulaient que nous ne les quittassions pas sans regret. Le vent froid qui avait rendu la plupart des soirées si incommodes, ne souffla point ce soir-là. Les cimes qui nous dominaient et les neiges qui les séparent se colorèrent des plus belles nuances de rose et de carmin; tout l'horizon de l'Italie paraissait bordé de cette ceinture avec la majesté d'une reine, et teinte du plus beau vermillon. L'air, autour de nous, avait cette pureté et cette limpidité parfaite qu'Homère attribue à celui de l'Olympe, tandis que les vallées, remplies des vapeurs qui s'y étaient condensées, semblaient un séjour d'épaisses ténèbres.

Mais comment peindrai-je la nuit qui succéda à cette belle soirée, lorsque, après le crépuscule, la lune brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane? Combien ces neiges et ces glaces, dont l'aspect est insoutenable à la lumière du soleil, formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit! Quel magnifique contraste ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse formaient au milieu de ces neiges brillantes! Quel moment pour la méditation! De combien de peines et de privations de semblables moments ne dédommagent-ils pas! L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir; et au milieu de ce majestueux silence, on croit entendre la voix de la nature et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes.

## SÉDAINE.

### LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

M. VANDERK FILS, *seul.*

Quelle fatalité! Je ne voulais pas sortir : il me semblait que j'avais un pressentiment. Les commerçants... les commerçants.... C'est l'état de mon père, et je ne souffrirai pas qu'on l'avilisse.... Non certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieux!

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

Eh, mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvements! Que signifie?

M. VANDERK FILS.

Je déclamais; je.... je faisais le héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse; mais, il faudrait quelques précautions, dites-le-moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père, je vous le dirai.

M. VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde; je ferai cabale.

## SÉDAINE.

529

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela; mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur; nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien! Est-ce que celui que je porte...?

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de....

M. VANDERK PÈRE.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui!

M. VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis.

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais est-il possible?

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang....

M. VANDERK PÈRE.

Achevez; au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulais pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres; asseyez-vous. J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierais pas l'histoire de ma jeunesse, et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'était mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avait que douze ans; il me traita avec hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes!

M. VANDERK.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province. Votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie; je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile. C'est là que j'ai connu Antoine. Le bon marchand m'associa à son commerce; il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements : il m'approuve, il part; il obtient le consentement des parents de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice (c'est cette bonne vieille qui est ici). Nous nous marions. Le bon Hollandais mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce. Le ciel a béni ma fortune; je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé; voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux; j'ai déjà remis dans notre famille

tous les biens que la nécessité de servir le prince avait fait sortir des mains de nos ancêtres; ils seront à vous, ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut prouver la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort.

M. VANDERK.

Un préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit vu comme un état....

M. VANDERK.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing, n'a pas besoin, comme la monnaie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte; sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais....

M. VANDERK.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi; c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin, en lui-même, qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK.

De respectable! Ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, qui fait la base de ses titres, la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre seule conduite, mon père....

M. VANDERK.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant, anglais, hollandais, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de

mon cœur; nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble toutes les nations, et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce qu'est un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK.

Je ne connais que deux états au-dessus du commerçant (en supposant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés); je ne connais que deux états : le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme?

M. VANDERK.

Oui, mon fils; il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devint le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seraient produites avec plus d'amertume.

## SENAC DE MEILHAN.

### LA FEMME PERSONNELLE.

Céphise n'est occupée que d'elle-même : les divers rayons de sa conversation ramènent toujours à ce centre unique. Quelquefois elle paraît s'en éloigner, mais Céphise y revient insensiblement, et comme elle a de l'adresse dans l'esprit, il faut un œil pénétrant pour la suivre dans tous ses détours. Elle éprouve à chaque instant le besoin unique et pressant de produire un effet dans les grandes choses et dans les plus petites. Il faut, à quelque prix que ce soit, qu'elle fixe l'attention. Céphise a de très-bons yeux, mais le grand jour l'incommode, et l'on est averti que les rideaux doivent être fermés, lorsqu'elle entre dans un appartement. Une chaise haute lui est nécessaire, et les maisons qu'elle fréquente sont pourvues de ce meuble particulier. Elle apporte du pain avec elle; l'eau qu'on lui sert est dans une bouteille empaillée; c'est de l'eau de la Seine, peut-être; mais enfin, sa chaise, son eau, son pain, ne sont pas ceux de tout le monde. Le valet qui la sert est un heiduc, un hussard, un nègre : elle ne veut jamais être confondue; la conversation est toujours dominée par Céphise; elle trouve le secret de la diriger vers l'objet qui l'occupe. Elle s'entretient avec chacun en particulier, et s'il y a un homme en place, un ministre dans la chambre, Céphise a soin de s'emparer de lui. Elle le tire à l'écart, et trouve toujours un sujet pour lui parler à basse voix. Céphise souffre impatiemment les louanges des autres : tout éloge qu'elle entend semble un vol qu'on lui fait; et lorsqu'elle loue, on voit que c'est moins pour rendre justice que pour faire admirer son discernement dans le genre de mérite qu'elle apprécie. Si elle récite une belle action, c'est pour faire éclater sa sensibilité et attirer toute l'atten-

tion sur elle, qui en est vivement affectée. Enfin, elle s'empresse de louer, pour que cela soit plus tôt fait. Sa naissance, son mari, ses enfants, ses goûts, voilà le canevas éternel de sa conversation. Parlez de la Chine, vous serez ramené avec adresse à son boudoir, à son chien, à quelque chose qui la concerne. Vous n'échapperez pas, il faut que vous soyez occupé de Céphise. Elle n'aime rien au fond; son mari, ses enfants, tous ceux qu'elle paraît chérir, ne sont aimés d'elle que comme des possessions ou des dépendances. Céphise n'a point de goût pour les arts, pour tout ce qui est l'imitation de la nature, ou la nature elle-même; car tout cela ne lui parle pas d'elle. Des motifs d'utilité raisonnée forment seuls ses attachements. Elle reçoit Doris, parce qu'il lui est commode d'avoir un souper chez elle un jour de la semaine; Criton, parce qu'il la suit à la promenade; Dorimon, parce qu'il est un homme à la mode et figure aux soupers qu'elle donne; Artamène, parce qu'il a une grande place et que son intimité ajoute à sa considération; Damon, parce qu'il a quelques histoires qu'elle lui fait raconter quand elle veut et qu'elle dispose de lui; Caliste, parce que c'est un prince, et que son commerce lui fait honneur; c'est comme un lustre suspendu dans sa chambre. Enfin, tout ce que connaît et voit Céphise, a son rôle auprès d'elle, remplit un office pour son amusement, son intérêt. Elle n'a aucun sentiment, et elle voudrait que l'Univers fût une glace qui la répète sans cesse.

## SERVAN.

### LES LOIS ET LES MOEURS.

Avec les mœurs les lois peuvent tout, et sans mœurs elles ne peuvent rien. Ce que j'aperçois d'abord dans les effets admirables des mœurs, c'est qu'elles fortifient les bonnes lois, suppléent aux lois insuffisantes, et corrigent les mauvaises. Eh! comment en effet les bonnes mœurs ne feraient-elles pas observer les bonnes lois, puisque les bonnes lois ne sont qu'une image en grand des bonnes mœurs? La perfection des lois humaines est d'imiter les lois naturelles, de transformer l'obéissance des enfants en celle des sujets, l'union des frères en celle des citoyens, l'amour de la famille en celui de la patrie, l'intérêt privé en intérêt public, de serrer en un mot la politique de tous les liens de la nature. Dans un bon gouvernement, quiconque a de bonnes mœurs est un bon citoyen; la vie privée est une leçon continuelle de la vie publique; et souvent la passion de la gloire se joignant à l'habitude de la vertu, l'homme vertueux devient un citoyen sublime.

Que l'obéissance est fidèle quand un fils respectueux la communique au sujet! que les ordres sont équitables et doux quand un père tendre les suggère au magistrat! et quelle doit être l'union des cœurs exercés depuis l'enfance à toutes les vertus qui lient les hommes! Que ce concert entre les mœurs et les lois est heureux! quelle force active le gouvernement en reçoit! Le cœur humain n'éprouve pas ces combats déchirants entre la nature et la loi; chaque citoyen est toujours bon et toujours lui-même; le bien qu'il fait prépare à celui qu'il doit faire, et toute une vie n'est qu'une vertu...

Un des plus grands vices des gouvernements, c'est de manquer de

lois, et peut-être il y a plus d'États malheureux par les lois à faire que par les lois faites; et c'est aussi un des grands avantages des mœurs; elles fortifient les bonnes lois, et suppléent aux lois insuffisantes. Quand un citoyen est inspiré par le génie du bien, il n'est jamais embarrassé dans les cas que les lois n'ont pas prévus; son propre cœur est son législateur. L'habitude de la vertu forme une espèce d'instinct, plus sûr que la raison même, pour discerner partout le bien d'avec le mal. L'honnête homme devine les bonnes lois; et véritablement le génie de la législation est bien moins dans la tête que dans le cœur. J'oserais assurer que Solon, que Lycurgue, avaient encore plus de vertus que de lumières. Aussi quand Rome était en péril, que faisait-elle? elle ordonnait aux lois de se taire, et s'abandonnait à la seule conduite d'un homme de bien. La conscience de Camille fit longtemps toute la législation de Rome: et d'où vient sa fortune étonnante? de la force des mœurs, bien plus que de celle des lois. Cette Rome ne faisait que de naître, que dis-je? elle expirait en naissant sous l'effort des Gaulois; sa tête, cachée dans le Capitole, surmontait à peine les débris où son corps était enseveli: mais que ne peut un grand homme, quand il est sûr du courage et de la vertu de ses concitoyens? Camille accourt et brise l'indigne balance où Brennus osait peser Rome contre un peu d'or: il la remet debout; et déjà, avec des mœurs fières et une poignée de lois, du bord de son tombeau elle marche en reine à la conquête de l'univers. La fermeté des Brutus, la bonne foi des Régulus, la modestie des Cincinnatus, la sobriété des Fabricius, la chasteté des Lucrece et des Virginie, le désintéressement des Paul-Émile, la patience des Fabius, voilà les meilleures lois de Rome. Un homme vertueux est une loi vivante: il est plus: les préceptes guident, mais les exemples entraînent. Quelle différence entre une loi qui ne parle qu'une fois et Caton qui agit toujours! Ce Caton était à Rome la treizième table des lois, si insuffisantes dans les douze autres.

## MADAME DE STAAL.

(Mademoiselle de Launay.)

### LES MALHEURS D'UNE FEMME SAVANTE SUPÉRIEURE A SA CONDITION.

Lorsque j'étais dans la convalescence, et presque dans le désespoir, ma sœur me vint voir, et m'annonça avec de grands transports de joie, la fortune qu'elle croyait que j'allais faire. Elle me dit qu'allant à Versailles avec Mme de la Ferté, elle lui avait conté le long du chemin qu'elle avait une sœur cadette, qui avait été élevée singulièrement bien dans un couvent de province: elle lui dit que je savais tout ce qui se peut savoir, et lui fit une énumération des sciences qu'elle prétendait que je possédais, dont elle estropiait les noms. Ma sœur, qui ne savait rien, n'avait pas de peine à croire que je savais beaucoup. La duchesse, qui n'en savait pas plus qu'elle, adopta tout, et me crut un prodige: c'était la personne du monde qui s'engouait le plus violemment. Elle arriva à Versailles l'esprit frappé de cette prétendue merveille, qu'elle débita partout où elle fut, principalement chez Mme de Ventadour, sa sœur, où était le cardinal de Rohan. Elle s'échauffait l'imagination en parlant, et en disait cent fois plus qu'on ne lui en avait dit. On crut qu'il fallait s'assurer d'un si grand trésor. Madame la Dauphine vivait encore: on la croyait grosse; et l'on pensa que si elle accouchait d'une fille, je pourrais contribuer à son éducation. Et attendant, on décida qu'il fallait me mettre à Jouarre auprès de Mesdemoiselles de Rohan, qui y étaient toutes trois, pour en faire autant de chefs-d'œuvre.

Ma sœur, après m'avoir fait ce récit, me dit qu'il était abso-